

Le Matin

Stéphane LAUZANNE, Rédacteur en chef

 RÉDACTION & ADMINISTRATION
 2-4, Boulevard Poissonnière, Paris (17)
 Téléphone : Gutenberg 3-24, 3-25, 3-26, 3-27
 Adresse télégraphique : MATIN-PARIS
 Agences : « l'Éclair »
 LONDRES, 100, Queen Victoria Street
 BERLIN, 112, Leipzigerstrasse
 ST-ETIENNE, 10, rue de la République

Jules MEDELIN, Président



LE "MATIN" EN BELGIQUE

ASSIS AVEC NOS AMIS

[DE L'ENVOYÉ SPÉCIAL DU « MATIN »]

Furnes, 30 octobre.

On leur a d'abord mis le derrière dans l'eau. C'était une nuit. Furieuse de se voir ainsi enjamber, l'Yser éclata et, de petit filet, devint un lac. Les Allemands s'en allèrent se sécher plus loin. Comme c'est novembre, que le soleil est pâle et que nous sommes bons, ils le lendemain nous leur envoyèrent une provision de feu improvisée. Ils ne purent rester devant ce brasier si bien tisonné. Ils se retirèrent encore : le brasier les suivit. L'infanterie belge put alors se reposer.

Nous sommes allé ce matin nous asseoir avec elle. Il faisait beau, malgré la seconde nature de l'atmosphère. Dans les pays où l'on se bat, l'atmosphère n'est plus celle qui nous vient de la création. L'homme en guerre y ajoute le bruit continu de ses engins. Le roulement des canons est tellement serré, se marie si étroitement à l'air, que lorsqu'un coup détaché, ne faisant pas partie du tissu bruyant, éclate, on a la conviction qu'il vient de rompre un silence.

Le champ était grand. Les fusils assemblés le meublaient sur toute sa surface de cônes réguliers ; le soldat faisait sa volonte.

— Il y a qu'on est content, sais-tu !
 Ce petit Belge était content non pas d'avoir trouvé un cigare, mais pour de bien plus hautes raisons.

On est content, on n'aura pas tenu pour rien. S'ils avaient complètement passé l'Yser, sais-tu, ils dévalaient ; pour ça, ils dévalaient. Alors on aurait tenu neuf jours — dix jours, moi — dix jours pour tout ça !

— Tu es content ?
 — Ça, oui. Ah ! ce qu'il en vient depuis hier, et des chevaux trais, et des gars droits. Comment que tu les appelles, ceux qui ont défilé ce matin, qui avaient des choses comme les Turcs ? Le petit Belge crie à ses amis le nom de ces soldats.

— Ça oui, c'est bon.
 Ils sont fatigués, nos amis. Etre au repos veut-il dire pour eux se reposer ? C'est simplement ne plus empiéter de

fois depuis hier. Un convoi de munitions d'artillerie, à cent mètres en avant, sur l'autre versant de la route, change aussi. Il a reçu deux obus. Ils n'ont enlevé que l'arrière-train d'un cheval.

Ils se réinstallent. Le départ, le chemin, cela s'est opéré flegmatiquement. Un obus ? Qu'est-ce qu'un obus ? Croyez-vous que ça leur fait plaquer le quart ? Un obus ? mais c'est la vie maintenant. A-t-on écopé depuis trois mois ? N'a-t-on pas la médaille de sa mère ? Et puis vingt pour cent sont de la camelote, on tombera sur ces vingt-là. Quant au reste autant en emporter le vent — et les débris.

— Le voilà ! Le voilà !
 Les Belges se lèvent, sautent, brailent. C'est le lièvre.

Le lièvre est un nouveau jeu. Lorsque les troupes sont au repos et qu'un lièvre traverse le champ, tous les bataillons se dressent. Il faut attraper le lièvre après l'avoir vu. L'exploit accompli, le soldat héros du haut fait achève l'animal. Avant de le dépouiller il lui coupe une patte et la porte à son lieutenant (parce qu'un lieutenant c'est jeune et qu'une patte de lièvre c'est doux, et qu'en se la passant sur la joue, ça peut faire rêver à de plus tendres contacts), il donne les côtes à son capitaine, le râble à son commandant, et la peau à l'adjudant. On réserve les dents et les griffes pour le bouillon des Allemands. Le lièvre était donc signalé. Il défilait en zigzaguant. Les soldats criaient : « Tareau ! tareau ! » Il passa entre les jambes, obliqua en tous sens, échappa à l'armée belge, il traversa la route, tomba chez les artilleurs : « Tareau ! tareau ! » — fila entre deux rayons de roue puis décapa à l'horizon.

Le lieutenant n'aura pas sa patte. Et la petite Anversoise apparaît. Nous

— Ils savent qui je suis ; il faut que tous les jours ils m'examinent et mes papiers avec. Ils me disent qu'ils m'emprisonnent, de m'en aller, et sans pitié. monsieur. Mais moi, je n'ai pas peur. Je leur dis qu'on ne peut pas m'emprisonner, que je suis né à Charleroi, que j'ai autant de droit qu'eux de me promener en Belgique et que je cherche le 1^{er} grenadiers, puisque Jean y est.

— Vous l'avez vu ?
 — Il y a deux jours.
 Toute sa joie secrète lui monta dans les yeux.

Petit cœur !
 Et le défilé des routes de guerre continu.

Ce sont quinze prisonniers entre des chasseurs français. Eh bien ! dépouillez-les de leur uniforme, regardez uniquement leur figure — les figures de ces quinze-là — ce sont des hommes. Avant le choc, on leur aurait serré la main. Un soldat belge qui parle allemand marche à côté de l'un d'eux. Ils poursuivent une conversation, et dans le cours, suivant la phrase, instinctivement, ils se sourient. Une auto-mitrailleuse les croise. L'un mitrailleur descend, s'insinue lestement dans la colonne, chipe le casque de l'un, remonte et file. L'Allemand a souri, d'un sourire qui entend. Ce sont des hommes, mais ils portent le même habit que ceux qui coupent les seins aux femmes. Ils ont collectivement piraté. La vertu française qui précipite le cœur vers l'ennemi désarmé, devant leurs œuvres basses s'est arrêtée, interdite. Et lorsque sur leurs pas les petites filles leur crient : « Hou ! Hou ! » ils ne font que cueillir les fruits de leurs grains.

Savez-vous ce qu'ils font encore, ce matin, en dehors du combat ? Ils achè-



DANS UNE RUE DE FURNES

Phot. Matin

allons vous présenter la petite Anversoise, née à Charleroi, et qui ne connaissait pas la géographie.

Toute l'armée belge la voit passer depuis trois mois. Elle piste son mari, du 1^{er} grenadiers.

— Je suis née à Charleroi, monsieur ; mais Jean est d'Anvers et j'habitais avec. On trouve drôle ça que je le suive. Ils rigolent, tenez. Moi, je sais bien que

vent de jeter bas les maisons comprises entre Furnes et l'Yser. Ils en étaient, ce vendredi 30 octobre, à 3 kilomètres de Furnes. Ce n'était même pas un village, deux groupes de fermes seulement. Leur Taube est venu planer entre, a laissé tomber dans le ciel des boules nauséabondes blanches et noires. Sitôt aperçues, nous avons pris notre montre. Quatre minutes après, le premier shrapnell descendait sur les toits. Ils en lancèrent cinq.

Ils s'en vont, on les décolle ; alors, ils tapent sur les choses. C'était à 3 kilomètres de Furnes. Ils iront bien jusqu'à Furnes, avec les cinq maisons de poupée et son flamant par-dessus le pignon ; Furnes, avec son hôtel de ville où le bourgmestre ne devait entrer qu'en talons hauts et bas de soie ; Furnes, dont le beffroi porte un si mignon campanile, les bêtes sont là !

Albert Londres

Le vingtième anniversaire de l'avènement du tsar

Echange de télégrammes entre le président de la République et l'empereur Nicolas II

Le président de la République a adressé le télégramme ci-après à l'empereur de Russie, à l'occasion de l'anniversaire de son avènement au trône :

A Sa Majesté l'Empereur de Russie, Peterhof.

Jamais l'anniversaire de l'avènement de Votre Majesté au trône n'a fourni au président de la République, une occasion plus émouvante d'exprimer les sentiments de la France vis-à-vis de l'Empereur de Russie et du vaillant peuple allié.

Je prie Votre Majesté d'agréer mes vœux les plus chaleureux pour Elle, pour Sa Majesté l'Impératrice, pour Son Altesse le grand-duc héritier et pour la famille impériale. Je ne doute pas que la Russie ne célèbre Votre prochain anniversaire dans la joie d'une paix fermement établie par la victoire.

RAYMOND POINCARÉ.

L'empereur de Russie a répondu dans les termes suivants :

A Monsieur le Président de la République, France.

Sa Majesté l'Impératrice et Moi, vous prions, monsieur le Président, de recevoir nos remerciements les plus sincères pour les vœux que vous nous adressez ainsi qu'à ma famille.

Comme vous, monsieur le Président, fermement convaincu du succès final qui doit couronner de victoires les efforts de nos glorieuses armées sœurs, je ne doute pas que les forces de la France et de la Russie, jointes à celles de nos vaillants alliés, n'aboutissent à une paix ferme et durable au profit du bonheur et de la prospérité de nos deux pays amis et de l'Europe entière.

NICOLAS.

Les Allemands ne tiennent plus

LEUR ARTILLERIE ENLISÉE

UNE DÉPÊCHE DU GÉNÉRALISSIME

Communiqués officiels du 4 novembre

15 heures.

A notre aile gauche, au nord, la situation ne s'est pas modifiée depuis hier. L'ennemi s'est replié sur la rive droite de l'Yser. Nous avons repris Lombaertzyde. Les Allemands ne tiennent plus sur la rive gauche de l'Yser qu'une tête de pont à mi-chemin entre Dixmude et Nieuport. Ils ont abandonné outre des prisonniers, des blessés, un nombreux matériel, dont des pièces d'artillerie enlisées.

Entre Dixmude et la Lys, l'action a continué avec des alternatives d'avance et de recul, mais dans l'ensemble les forces alliées ont sensiblement progressé.

Entre la Lys et la région d'Arras, canonnades et actions de détail. Entre la région d'Arras et l'Oise, nous avons avancé à l'est du Quesnoy-en-Santerre jusqu'à la hauteur de Parvillers.

Au centre, l'attaque allemande qui s'était développée sur la rive droite de l'Aisne, dans la région de Vailly, et nous avait fait perdre les premières pentes au nord de Vailly et de Chavonne n'a pas continué dans la journée d'hier ; une contre-attaque de nos forces nous a rendu une partie du terrain perdu.

Violente canonnade et vives attaques allemandes repoussées sur les hauteurs du Chemin-des-Dames et autour de Reims.

Aucun événement important entre Reims et la Meuse ni en Woëvre.

A notre aile droite, en Lorraine, rien de nouveau.

Russie. — En Prusse orientale, les Allemands passent à la défensive.

Les Russes progressent sur certaines parties du front avec succès.

En Pologne, les troupes russes ont occupé sans résistance sérieuse Szadek, Lask et Rosprza. A l'ouest de Kielce, les Allemands se retirent sur Wloszczowa et Audrejew. Les Autrichiens, refoulés au sud-est de Kielce, ne tiennent plus qu'au nord de San Iomir. Sur le San inférieur, des combats favorables aux Russes sont engagés à Rozwadów et Nisko. Les Russes continuent à franchir la rivière.

Le quartier général allemand a été transporté à Czenstochow, près de la frontière de Silésie.

23 heures.

Aucune modification notable de la situation. Au nord, légers progrès vers Messines. Sur plusieurs points du front violentes canonnades sans grand résultat, notamment à l'ouest de Lens, entre la Somme et l'Ancre, dans l'Argonne et dans la forêt d'Apremont.

[RENSEIGNEMENTS GÉOGRAPHIQUES : Parvillers se trouve à l'est du Quesnoy-en-Santerre. C'est une avancée de 3 kilomètres pour nos troupes. Lask est à 80 kilomètres à l'est de Kalisz (frontière russo-allemande). Kielce est à 175 kilomètres au sud de Varsovie et à 30 kilomètres à l'est de Kielce, sur la Vistule, en amont du confluent du San. Rozwadów est sur le San, à 30 kilomètres au sud de Sandomir. Czenstochow, où l'état-major allemand vient d'être transféré, se trouve sur la Warta, à quelques kilomètres de la frontière de Silésie et à 110 kilomètres à l'ouest de Kielce.]

Télégramme du général Joffre

à S. A. I. le grand-duc Nicolas

Nous avons reçu avec un vif plaisir toutes les nouvelles de la marche triomphante des armées russes au cours de ces quinze derniers jours et de la nouvelle avance qui vient de les amener à proximité de la frontière allemande.

Je tiens à adresser à Votre Altesse Impériale mes meilleures félicitations.

De notre côté nous avons arrêté les attaques furieuses allemandes, et par une action énergique et incessante nous cherchons à détruire les forces ennemies qui nous sont opposées. Notre situation est bonne et nos efforts combinés amèneront bientôt, je l'espère, le succès final.

JOFFRE

Nous sommes vraiment trop modestes !

Voilà que les Allemands, après un effort soutenu pour forcer le passage dans le nord, ont dû renoncer à se porter vers Runkel, Calais ou Boulogne-sur-Mer ; voilà que leur droite, renforcée par des corps nouveaux et portée à l'effectif de plus de quatre cent mille hommes sur le front peu étendu qui va de Nieuport à la Bassée, a vu tous ses élan brisés, tous ses assauts suivis de contre-attaques des alliés et finalement s'est trouvée dans l'obligation de repasser de l'autre côté de l'Yser, qu'une partie de ses troupes avait réussi à franchir.

Voilà que l'armée du duc de Wurtemberg, surveillée de loin par le prudent Guillaume qui, du terrier luxembourgeois où il se cache, lui commandait de vaincre ou de périr, est forcée de se replier en hâte vers le nord et vers l'est, afin de ne pas perdre toute son artillerie dans les polders de la Basse-Flandre.

Voilà que nos aviateurs et les aviateurs anglais, après avoir jeté le désordre, à Thiel, dans le grand état-major de l'armée ennemie, peuvent observer du haut des nuages un sérieux mouvement de recul des régiments qui laissent trente mille hommes de plus, morts ou blessés, sur le champ de bataille où ils se sont heurtés à nos soldats.

Il en est de même partout. On peut dire que, du jour où, par un coup de génie, notre commandement a fait front sur la Marne et brusquement refoulé un envahisseur qui se croyait déjà pleinement victorieux, une série de succès admirables a commencé pour la France et pour les loyaux amis qui combattent à ses côtés.

Quand on pourra, sans péril... ou sans inconvénient, raconter les luttes quotidiennes livrées sur l'Oise, sur l'Aisne et sur la Meuse, puis sur la Somme, la Lys et l'Yser ; quand on pourra dire à la suite de quels patients efforts nos soldats ont su, dans les forêts de l'Argonne, dans les cols des Vosges et dans les marais de la Woëvre, progresser pour ainsi dire pas à pas, contents lorsqu'ils avaient pu, après des combats de vingt-quatre heures, gagner sur l'ennemi cent mètres dans les bois au milieu de broussailles de fer barbelé et de tranchées traîtresses couvertes de branchages ; quand enfin on pourra cesser de se taire, le peuple français sera content.

En tout cas, il comprend très bien que ce qui importe est beaucoup moins de se dire victorieux que de l'être.

M. Poincaré visite les armées du Nord

Après sa visite à l'armée française de Belgique, le président de la République est rentré en France par Béthune. Sachant que les ouvriers mineurs mobilisés s'étaient très bravement conduits depuis le début des hostilités et avaient été fort éprouvés en plusieurs rencontres, il a voulu exprimer ses félicitations et ses sympathies à leurs familles et à leurs camarades non mobilisés. Il est descendu, à cet effet, dans les galeries des mines de Bruay, avec le ministre de la guerre, qui l'accompagnait.

A l'ensemble, la journée de mardi et celle d'hier à celles de nos armées qui opèrent de la Lys à l'Oise. Il s'est rendu partout sur le fonctionnement du service sanitaire, du service postal, du ravitaillement et sur la distribution des vêtements chauds.

Le ministre de la guerre s'est livré, lui aussi, à une enquête sur toutes les questions qui intéressent l'hygiène des hommes et la correspondance avec les familles.

Le président de la République et le ministre de la guerre ont visité en outre plusieurs ambulances de corps d'armée et se sont rendu compte des conditions dans lesquelles a lieu l'évacuation des blessés.

Au cours de sa tournée, M. Raymond Poincaré a décerné des décorations de la Légion d'honneur et des médailles militaires à des officiers et à des soldats qui lui avaient été signalés pour avoir accompli des actions d'éclat. Il a notamment remis la croix de la Légion d'honneur à un chasseur du 3^e bataillon, nommé Jesse, grièvement blessé devant Arras. Lorsque le président de la République lui a donné l'accolade devant les troupes, ce chasseur, soutenu par deux camarades, s'est écrié : « Vive la France ! » d'une voix qui a profondément remué tous les assistants.

Le président de la République a également conféré des médailles militaires à plusieurs gendarmes algériens qui s'étaient vaillamment battus depuis le début des hostilités. Hier, M. Raymond Poincaré et M. Millerand ont assisté à une partie du combat qui s'est livré à Audeuch, au sud de Quesnoy-en-Santerre, et ils ont pu admirer la vigueur de l'attaque française, ainsi que l'action combinée de nos canons de 75 et de notre artillerie lourde.

Les blessés qui venaient d'être recueillis sur le champ de bataille avaient, comme tous les hommes, un moral incomparable et il n'y en avait pas un qui n'exprimât au président une foi absolue dans la victoire définitive de la France.

M. Poincaré est revenu à Paris dans la soirée par Montdidier et Creil.



LE "MATIN" A BELFORT

LE LION VEILLE

[DE L'ENVOYÉ SPÉCIAL DU « MATIN »]

BELFORT, 1^{er} novembre. — Bas-relief monstrueux de la citadelle, taillé dans la roche de grès rouge, le lion de Bartholdi dresse, à cent cinquante pieds au-dessus de la ville, sa tête altière. Par lui, le saint espoir de la revanche rayonne de cette colline que les milliers d'obus de 1870 n'ont pas entamée. Magnifique conseil qui a forcé toute une génération à lever quotidiennement la tête et à se souvenir !

— Quand, le samedi du destin, à quatre heures cinquante du soir, cinq coups de canon changèrent l'angoisse générale en certitude, je crus, me dit un officier, voir notre lion secouer ses crins lourds et cambler ses reins de pierre. Ma femme pleura, la je regardai avec mépris, puis je l'embrassai en la grondant. Alors elle me demanda pardon...

Les femmes pleuraient parce qu'elles ne s'attachent qu'aux choses sensibles et prochaines, mais le clairon de la garnison sonnait joyeusement le branlebas, les réservistes affluaient dans les casernes, les civils devançaient la réquisition ; chacun venait prendre la place assignée ou faire le geste prévu par la volonté directrice. Le geste imprévu ne fut pas, d'ailleurs, le moins beau : dans la nuit précédente, des centaines d'Alsaciens avaient passé la frontière pour ne pas être, trop tard, de l'autre côté.

On comprend que, dans cette ville de guerre, les cœurs n'aient jamais eu le temps de s'amollir. La géographie a donné son nom à Belfort. Elle l'a commis, dès l'origine, à la garde d'une grande porte de France, entre deux murailles infranchissables. Malgré trois assauts fameux, la porte, depuis un siècle, n'a pas été forcée. Quels artistes auraient pu naître ou s'établir dans une telle redoute ? Les seuls grands hommes de Belfort sont ses défenseurs ; le seul monument de Belfort est une pyramide à trois faces, consacrée aux trois sièges. Il court en ce moment des bruits singuliers. Devra-t-on égarer le triangle et ajouter aux dates glorieuses de 1813, 1815, 1870-1871, la date de 1914 ?

Une ville abandonnée

Pénétrer dans ce bastion est maintenant une entreprise téméraire en dépit des passeports les mieux timbrés. Les soldats vous arrêtent et vous avertissent poliment que le train repart dans deux heures. Inutile de raisonner avec une baïonnette. Renonçant à convaincre personne, je dus employer d'autres moyens. Ils étaient honnêtes et réussirent : la porte s'ouvrit devant moi.

Midi était sonné. Ah ! spectacle aussi poignant que celui des ruines, spectacle de l'abandon. Une large avenue vide, des rideaux de fer tirés sur des devantures, une rivière limpide dont on entend le flot précipité. Je marche le cœur serré. Voici enfin des gens : de rares civils portant le brassard de guerre, une corvée d'hommes marquant le pavé. Ils sont passés : encore des fenêtres fermées, une place déserte, des rues désertes, le silence...

Où était donc la population ? Où étaient les quarante mille habitants de Belfort ? Des affiches blanches me l'apprent : Belfort avait procédé à l'évacuation de ses « bouches inutiles ». Trente mille personnes avaient été ainsi renvoyées des premiers jours. Invalides et bien portants, femmes et enfants des mobilisés, des fonctionnaires restés à leur poste, on avait tout expulsé au milieu de scènes déchirantes. M. le sénateur Thiéry m'a assuré que Belfort était le seul camp retranché français où l'on ait pris des mesures aussi impitoyables. Même les gardes civils, dissous récemment par décret, vont être dispersés, malgré les services rendus.

Tous les cafés sont fermés. Il est interdit de circuler dans les rues à partir de huit heures du soir, si l'on n'a le mot de passe. Plié à cette règle de fer, Belfort, ses usines vidées, ses casernes comblées, n'est plus qu'une forteresse qui attend l'heure d'entrer, une fois de plus, dans l'histoire.

Un siège chimérique

On n'a pas encore tiré un coup de canon. Cependant, à en croire les Allemands, la couronne murale qui surmonte les armoiries de la ville aurait déjà été ébréchée.

Dès le mois d'août sortait de l'une de ces étrangetés successives de l'agence Wolff, installée dans quelques journaux de Bâle, une nouvelle certainement ignorée en France : les mystérieux obusiers de 420 avaient détruit les deux forts avancés de Bosmont et de Giromagny. Aujourd'hui, les informations se précisent. J'ai devant les yeux une feuille suisse où l'on raconte par le détail une campagne d'Alsace imaginaire. Les Français auraient subi des pertes considérables dans les vallées du Sundgau. Leurs ouvrages ne seraient plus que des « monceaux de ruines ». Ils abandonneraient la défense de la trouée. Le siège de Belfort serait imminent ; le kaiser viendrait le diriger en personne. Faut-il ajouter à ces romans les *Grust* au Belfort, cartes postales où de naïfs Badois racontent à leurs Grêchens une entrée triomphale dans la place inviolée ?

La puissance de Belfort

Il faut le dire tranquillement : Belfort n'a pas été attaqué et n'est pas près de l'être. On a laissé entrevoir au rédacteur du *Matin* les raisons de cette sécurité. J'atteste que la puissance de Belfort est



EN BELGIQUE

Chasseurs conduisant un convoi de prisonniers allemands

nouvelles fatigues. Car on ne se refait guère dans un champ avec ses habits sur soi et des betteraves pour oreiller. D'autant qu'ils n'y sont pas en paix. Un obus vient de tomber dans l'un de leurs coins. L'obus n'a pas éclaté, mais les voilà repérés.

— Déménageons, dit le commandant. Ils rendissent le sac, ils reprennent le



LES PRISONNIERS ALLEMANDS A FURNES

Phot. Matin

tusil, ils vont s'installer deux cents mètres plus loin.
 Comment voulez-vous qu'ils se délassent ? L'acier les suit. C'est la troisième

— Dans ma poche.
 La petite Anversoise lui poule un regard méprisant. Mais surtout elle n'aime pas les gendarmes.

NICOLAS.

Quinze cents Allemands entonnent leur chant de mort

Le Bureau de la Presse, à Londres, a publié la nuit dernière la continuation du récit du « témoin » qui se trouve au quartier général de l'état-major anglais.

Il nous apprend comment une partie de l'armée anglaise se retira des lignes de l'Aisne et reprit position dans le nord de la France, en se joignant aux renforts qui venaient d'arriver d'Angleterre. Ce mouvement fut remarquablement bien exécuté, car, en certains endroits, les tranchées des adversaires se trouvaient parfois à moins de cent mètres des unes des autres. Nos hommes se retirèrent dans un tel silence, à la faveur de l'obscurité, que les Allemands n'ouvrirent qu'une fois le feu sur eux, ne soupçonnant pas que les Anglais s'en allaient et que des Français prenaient leurs places.

Ensuite, le « témoin » nous montre les pertes que les Allemands ont subies, les immenses renforts qu'ils ont reçus et la violence de leurs attaques, malgré la lassitude manifestée par un grand nombre d'entre eux.

Un engagement très vif eut lieu, le 21 octobre, près de Le Gheir, qui fut pris par l'ennemi et repris par les Anglais. Les Allemands s'avancèrent en masses avec la plus grande bravoure, sans autre résultat que de se faire balayer par notre tir.

Un bataillon anéanti

Un bataillon du 104^e régiment d'infanterie allemande fut tué presque entièrement. Il n'y eut que deux ou trois survivants. Les ennemis arrivaient en lignes serrées, criant : « Ne tirez pas, nous sommes des gardes ! ». Habitués à des ruses de cette sorte, nos hommes les laissèrent approcher et les fusillèrent presque à bout portant.

En plus des 400 Allemands tombés en face de nos tranchées, 300 autres avaient été tués par notre artillerie.

Le 23 octobre, pendant que les ennemis battaient en retraite, nos canons semèrent la mort dans leurs rangs. Plus tard, dans la journée, ils s'élancèrent cinq fois à l'assaut de nos tranchées, avançant toujours en masses compactes et chantant : *Die Wacht am Rhein*. Tous ces assauts furent facilement repoussés. Nos troupes attendaient que l'ennemi fût à bonne portée avant d'ouvrir le feu, et lui infligeaient d'immenses pertes.

Les 22 et 23 octobre, les pertes des Allemands furent extrêmement élevées. Nous fîmes 600 prisonniers et relevâmes plus de 1.500 morts.

René Sudre.

LES CHEVEUX DU KAISER ONT BLANCHI

Une Anglaise, qui vient de rentrer de Berlin, déclare que, dans cette ville, l'attitude des Allemands a changé du tout au tout. Un de ses amis qui l'avait accompagnée à la gare lui dit :

« Nous avions commencé à nous battre pour des colonies, maintenant nous luttons pour notre existence. »

On annonce quotidiennement des victoires qui causent beaucoup d'enthousiasme mais, à ceux qui reviennent du front, on pose fréquemment les questions suivantes :

« Sommes-nous encore loin de Paris ? »

« A quelle distance sommes-nous de Calais ? »

Mais il est un fait indéniable, ajoute cette dame, c'est que, dans la capitale allemande, les cheveux de l'empereur sont devenus blancs. » (Daily Mail.)

POUR LES POPULATIONS ENVAHIES

Devant le groupe des représentants des régions envahies, M. Marin a fait l'exposé d'une proposition ayant pour objet de poser le principe du « droit d'indemnité » en faveur des particuliers, sociétés, communes, etc., à raison des faits de guerre. Le Parlement est déjà saisi de propositions ayant ce but. Devenues caduques, ces propositions furent déposées à nouveau sur le bureau de la Chambre au début de la législature, le 9 juin 1910. Le texte en fut approuvé à l'unanimité moins une voix par la commission parlementaire chargée de l'examen.

Deux questions essentielles se posent en pareille matière. L'une est celle de savoir quels dommages peuvent, aux yeux des justes, être considérés comme licites et desquelles mesures, à leurs yeux, sont régies les réquisitions ou les contributions ; l'autre relève du droit interne. C'est la question de savoir si de pareilles charges doivent peser sur les seuls habitants du territoire envahi ou si, au contraire, toute la nation doit en prendre sa part.

S'inspirant d'un projet élaboré en 1871 par une conférence internationale à Bruxelles, la première conférence de la paix, en 1899, adopta un projet concernant les lois et coutumes de la guerre que l'assemblée de 1907, tenue également à la Haye, compléta et améliora.

A la veille de la guerre actuelle les villes et les communes de sept départements étaient encore gravées de charges résultant d'entreprises d'elles avaient dû contracter du fait des innovations et réquisitions de guerre en 1870-71.

M. Marin estime qu'une loi peut décider qu'il y aura lieu, après la guerre, d'indemniser certaines victimes. Il en a été ainsi après les invasions de 1814 et de 1815 et après la guerre de 1870-71, mais la législation actuelle ne reconnaît pas par avance l'existence d'une créance proprement dite. Il s'agit dans ce cas d'une indemnité de solidarité nationale. C'est pour combler cette lacune et inscrire dans la loi un texte formel que le Parlement a été saisi des propositions auxquelles nous faisons allusion. Dans la défense du territoire, tous les citoyens sont solidaires. Les dommages encourus par quelques-uns le sont dans l'intérêt de tous. Ces dommages doivent être répartis entre tous ceux qui ont contribué à la défense de la patrie. Il n'est donc pas équitable qu'une telle charge pèse sur certains citoyens et qu'elle n'atteigne pas ceux qui subissent déjà en fait la présence de troupes étrangères. Telles sont les grandes lignes du projet exposé par M. Marin, député, devant les membres du groupe des départements envahis.

Enscrivant dans la loi le principe de la réparation, on ferait une œuvre de justice et d'égalité.

Les pillards du kaiser

« Quand on a du cœur, on pense à sa femme... »

Tours, 3 novembre. — Du correspondant particulier du « Matin » à la veille de la guerre de la neuvième région, à comparu aujourd'hui Laurent Goszowski, né à Grunthal, province de Posen, en 1887, brancardier du 12^e hôpital du 2^e corps allemand. L'inculpé, fait prisonnier et amené au dépôt d'objets de toilette de femme qu'il reconnut avoir dérobés dans divers villages où il était passé. Poursuivi pour pillage en bande et à main armée, Goszowski à l'audience prétend que c'étaient là des souvenirs destinés à sa femme et à ses cinq enfants.

Dans un sévère réquisitoire, le ministère public demanda pour l'inculpé le châtiment suprême, mais le conseil, après une émue plaidoirie du bâtonnier de l'ordre, n'a condamné Goszowski qu'à vingt ans de travaux forcés et à la dégradation militaire.

Les réfugiés de la Somme

Une réunion des réfugiés de la Somme a eu lieu hier, à quatre heures, boulevard Denain.

Plusieurs des représentants de ce département, entre autres, MM. Cauvin, sénateur, et Magniez, député, s'étaient rendus à cette réunion sur l'invitation qui leur avait été adressée.

L'affluence était si considérable que beaucoup de personnes se sont trouvées dans l'impossibilité de pénétrer dans la salle.

M. Cauvin a exposé brièvement les travaux du groupe parlementaire des régions envahies et a assuré l'assistance de la fermeté du gouvernement d'atténuer, dans la plus large mesure et au plus tôt, les souffrances endurées par la population des pays envahis.

A l'issue de cette réunion, qui n'avait pu prendre plus d'ampleur à raison de l'extrémité du local et du grand nombre des assistants, on a annoncé qu'il existait une permanence à Paris, où se feraient connaître les demandes au nom de M. Cauvin, sénateur, ou de M. Magniez, député.

FEUILLETON DU « MATIN » DU 5 NOVEMBRE 1914

IGGINS AND C^o

LE SECRET DU CRANE

GRAND ROMAN INÉDIT

PREMIERE PARTIE

XXI

OU VALLOBRE, COMPIRE DE MEUX EN MEUX LA PAROLE D'IGGINS

(Suite)

Vallobre, acroché à la grille du balcon, penché sur la rue, soutenait sous son bras gauche le corps inerte de Jacqueline Desbois. Arrivèrent-ils, arrivèrent-ils avant que tout s'effondrât, avant qu'ils ne fussent tous deux enveloppés de flammes ou précipités dans l'abîme !

Enfin l'échelle atteignit le balcon et Vallobre vit un homme qui montait lentement ! Lui-même se précipita à escalader la balustrade. Il allait mieux attendre l'attendit encore !

D'un dernier élan le pompier s'accrocha à la rampe du balcon. Vallobre lui passa Jacqueline Desbois. L'homme lui tendit l'extrémité d'une corde que Vallobre se hâta d'attacher à la grille, tandis que le pompier redescendait la frêle échelle avec son précieux fardeau.

Puis Vallobre, enjambant la balustrade, se laissa glisser le long de la corde.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Copyright by R. Bures et J. Ferla.

RÉGITS DE LA GUERRE AÉRIENNE

IX CHEZ LES NOIRS (Suite)

Peu à peu il semble que le flot disséminé et comme incertain des projectiles devient plus dense et d'un cours plus précis. De minute en minute les tirailleurs de pointe se repient, les uns passent par le petit égout sous la route, les autres viennent on ne sait d'où, ni par où. Sans que rien ait pu faire deviner le cheminement d'un homme parmi les herbes rasses, on voit un fusil tomber dans la tranchée, une tête enfouie jusqu'au cou dans une chéchia se montre, puis enfin un grand corps débouche.

Vers l'ouest, à l'extrême horizon, des incendies déroulent leurs fumées et l'illumination des feux d'artillerie se fait plus intense ; l'esprit et les sens sont fixés d'une façon machinale sur les plus grandes lueurs et sur les bruits les plus formidables ; puis l'attention, un instant détournée, se reporte vers les incidents plus minimes de l'entourage immédiat. Incessamment, l'évacuation de morts et des blessés vers l'arrière continue, mais on ne pense pas à établir un rapport entre cette fantasmagorie de bruit et de lumière et ces victimes. On vit dans ce fracas, sans pensée, mais sans angoisse.

Et, subitement, c'est l'aube. Tandis que l'attention est captivée par la formidable tempête qui sevit en avant, l'aurore tranquille se dégage des brumes de l'Orient. Dans la paisible altitude des marais on est à ce point absorbé par l'aspect tragique des choses, en avant, que ce petit jour bleuâtre surprend comme une chose imprévue et presque insolite. Et tout à coup, dans ce crépuscule, je prends conscience du danger sans que rien puisse faire prévoir que cette émotion va naître et grandir. Mystérieusement remuée du fond du passé, du temps de ma petite enfance, une angoisse surgit toute pareille à celle qui me saisissait, alors, devant les événements imprévus ou tragiques ; c'est une sensation physique de sécheresse et de constriction de la gorge, avec de brusques palpitations. Et cela est tellement poignant de retrouver cette sensation d'enfance lointaine au milieu de ce cataclysme !

Maintenant la tranchée s'éclaircit à la petite lueur mystérieuse de l'aube et cela surprend comme si cette nuit hachée d'écloirs, dans le fracas et l'incendie, ne devait jamais finir !

Près de moi, le capitaine observe et réfléchit, toujours calme et rieur ; et, cependant, il semble que son visage prenne peu à peu une rigidité marmoreuse. Tandis qu'il se tourne vers le clairon accroupi à ses pieds pour lui donner un ordre, une face terreuse, hâlé, énergique, haussée et tendue au bout d'un long cou, surgit au sommet de la tranchée, entre deux moites de terre. C'est un sous-officier de liaison qui apporte du bataillon des ordres. Il a vainement cherché l'issue de notre tranchée, vers l'arrière, et demandé le capitaine, dans les trous. Il est venu en rampant dans la boue, au hasard de ce marécage arrosé d'obus. Sa communication faite, il s'en retourne avec simplicité, par son chemin d'aventure.

Et pendant que, insensiblement, le jour grandit l'attaque s'accroît et s'affirme, parmi le vacarme croissant. Mais, dans cette intensité on ne perçoit plus que les sons aigus qui tranchent sur l'uniforme granité des vibrations amorties. C'est ainsi que des balles, déviées par un choc, partent en ricochet, avec une clameur désespérée et si aigre : sifflante, grondante, aiguë ou grave, toujours déchirante.

Puis, peu à peu, il se fait une sorte d'accalmie ; le canon espace ses volées de shrapnells ; alors on entend dans le lointain une autre canonnade sourde qui se prolonge à l'infini. Le capitaine me crie dans l'oreille que nous allons subir un assaut ; il prend ses dispositions, distribue ses ordres par la voix vigoureuse et allègre du clairon, envoie des estafettes vers l'arrière, puis tranquillement, ces devoirs accomplis, prend un fusil. Une joie sauvage illumine son visage tendu, dont les traits rigides s'accroissent. Moi aussi, j'ai pris un fusil, et guettant de tous mes sens, je cherche à découvrir un ennemi dans la plaine rase, au delà de la route et des fils de fer barbelés. Le vol des obus au-dessus de nos têtes s'est espacé et la mousqueterie s'est presque éteinte, lorsque tout à coup une première salve part d'une de nos tranchées, puis une autre, et le martèlement de notre mitrailleuse qui crépite en avant, à l'ouverture de l'égout qui traverse la route. Mais je ne vois toujours pas d'ennemis. J'attends, dans l'impatience angoissée, le moment de faire enfin usage de mes armes contre un ennemi visible, dont je n'aurais plus à surveiller l'apparition et la

Les prix de nos écoliers lauriers de nos soldats.

Voici une charmante lettre qui présente une idée touchante. Nos écoliers et nos soldats se consacraient aux prix de cette fin d'année scolaire et les cinq cent mille francs que représente pour toute la France leur sacrifice héroïque pourraient être consacrés au bien-être de nos soldats.

Chères compagnes, Chers camarades,

Alors que tout le monde, autour de nous, donne l'exemple du sacrifice, soit pour défendre notre patrie, soit pour venir en aide aux victimes de la guerre, nous sommes impatients de participer, dans la mesure où nous le pouvons, à cet élan de fraternité.

Il ne nous suffit pas de consacrer, ainsi que nous le faisons déjà, le plus de temps possible à la confection de chauds vêtements pour nos chers soldats, nous désirons témoigner mieux encore nos sentiments en consacrant nos récompenses de fin d'année à nos soldats, à nos héros de la guerre, à nos héros de la patrie, à nos héros de la France.

Nous saurons faire notre devoir sans qu'on nous distribue des prix. Notre meilleure récompense sera de songer qu'en y renonçant, nous aurons fait autant que possible acte de Français.

Nous espérons, chères compagnes, chers camarades, que vous voudrez bien vous joindre à nous pour que notre modestie manifestation ait un résultat appréciable.

UN GROUPE D'ÉLÈVES DU LYCÉE RACINE.

UN PRINCE ALLEMAND PRISONNIER À LIMOGES

Limoges, 3 novembre. — On a annoncé, il y a quelques jours, que dans un des derniers envois de prisonniers allemands arrivés à Limoges, se trouvait un personnage titré et mystérieux, apparenté au kaiser. Il s'agit du prince Sigfried-Gottfried de Carolath-Bethune, de la maison de Sychonach, né à Francfort-sur-le-Main, le 27 janvier 1886, lieutenant prussien au 3^e régiment de la garde à pied. Fils de feu le prince Frédéric-Auguste et de la princesse Hélène de Leuchtenberg, le prince Sigfried appartient à la branche cadette d'une maison féodale de la Basse-Lusace dont les seigneuries de Carolath et de Benthen remontent au seizième siècle. Le titre prussien de prince de Carolath-Bethune a été conféré à cette famille en 1741. Les aînés des membres héréditaires de la Chambre des seigneurs de Prusse.

Le prince prisonnier, assez légèrement blessé, est soigné dans une chambre spéciale à l'un des hôpitaux temporaires de la ville. Il a pris son parti avec bonne humeur et rend au courage des armées françaises un hommage mérité. (Fournier.)

Un truc allemand

Il nous revient, nous écrit un ancien commerçant, et on pourrait en trouver la preuve dans les journaux judiciaires aux annonces légales, que certaines sociétés industrielles ou commerciales, composées par partie de Français et d'Allemands ou Austro-Hongrois, pour pouvoir échapper à la mise sous séquestre, ont imaginé de dissoudre leur société et de désigner un membre français comme liquidateur.

Celui-ci, en vertu du pouvoir à lui conféré, réalise l'actif, prend sa part et garde la part qui revient à ses associés et qui pourra leur remettre en temps voulu. C'est ainsi que ces Allemands éludent le décret de séquestre et cherchent à sauvegarder leurs intérêts en frustrant les séquestrés de sommes qui doivent leur revenir. Il est grand temps d'agir.

Autre question. Jusqu'à présent, le séquestre n'est, en quelque sorte, que la sauvegarde de la fortune de nos ennemis ! C'est tellement vrai qu'une banque de Paris, qui n'est que la succursale d'une banque allemande, se trouvant gênée au début de la guerre, a demandé elle-même le séquestre et la nomination d'un liquidateur.

Pour que le séquestre produise son plein et entier effet, il faudrait prendre les mesures édictées par le tribunal de commerce de Nancy : déclarer ces maisons en faillite, suivre la procédure en cette matière, les liquider ou les vendre, désintéresser les créanciers français ou alliés et remettre le surplus aux Domaines.

LES REPRÉSENTANTS des départements envahis

Le groupe parlementaire des représentants des départements envahis a reçu hier le docteur Faivre, inspecteur général des services administratifs, délégué par le ministre de l'Intérieur pour la solution rapide des questions administratives intéressant des réfugiés.

Il a chargé M. Lucien Hubert de se maintenir en contact avec le docteur Faivre sur la protection à accorder au troupeau national ; MM. Bouffandeau et Debière, sur les renseignements à donner aux familles concernant les disparus ; MM. Debière et Hayez, sur le renvoi dans leurs foyers des réservistes territoriaux non mobilisés et évacués dans l'ouest et le sud de la France ; M. Marin, sur l'application de la législation visant les allocations et majorations dues aux familles nécessiteuses dont les soutiens sont sous les drapeaux ; M. Hayez, sur le paiement des primes des contrats d'assurances et notamment de celles d'assurances sur la vie.

M. Marin a continué l'exposé de la procédure qui doit être suggérée au gouvernement pour constater les décès de la guerre.

Le groupe a précisé l'ensemble des modalités constituant une première commission d'expertise et s'est déclaré désireux de voir le travail exécuté par ces premières commissions avant les rigueurs de l'hiver.

ÉCHOS & NOUVELLES

INDISCRÉTIONS — COMMUNIQUÉS

NOUS APPRENNONS la promotion au grade de sous-lieutenant de notre collaborateur Paul Stuttgart, du 70^e d'infanterie.

LE COLONEL DESLAURENS, commandant le 52^e régiment d'artillerie, avait été le 24 août dernier, si grièvement blessé que le château de Blagny, où il avait été déposé fut tombé au pouvoir des Allemands.

On annonce aujourd'hui que le colonel Deslaurens, fait prisonnier alors que son état paraissait désespéré, est actuellement soigné à Magdebourg et que ses blessures sont en bonne voie de guérison.

UN SERVICE solennel, présidé par le cardinal Amette, archevêque de Paris, sera célébré en l'église Notre-Dame, demain vendredi, 6 novembre, à 10 heures, pour les morts qui ont succombé depuis le début de la guerre dans les rangs de l'armée française et des armées alliées.

LA RENTRÉE des cours et répétitions de l'Ecole nationale des langues orientales vivantes aura lieu le lundi 9 novembre.

DEUIL

On annonce la mort :

De notre confrère de la Liberté, Henri Carbonelle, qui avait été blessé à l'ennemi et fait chevalier de la Légion d'honneur pour faits d'armes.

On est prié d'assister au convoi, service et inhumation du capitaine Max Bessière, blessé le 8 septembre, dans la Meuse, décédé des suites de ses blessures, à la clinique Saint-Martin, à Dijon, le 2 novembre, qui auront lieu à Paris le 7 novembre, à midi : on se réunira à l'église Saint-Thomas d'Aquin. Vu les circonstances actuelles, il ne sera pas envoyé de lettres d'invitation.

Les obsèques de Mademoiselle Caroline Seligmann, décédée dans sa 94^e année, auront lieu vendredi 6, 18, rue Victor-Massé, à 3 heures. Inhumation cimetière Montmartre.

On annonce la mort de M. Georges Vigulier, fils de M. X. Ruel, fondateur du Bazar de l'Hôtel-de-Ville. En raison des circonstances actuelles, les obsèques ont lieu dans la plus stricte intimité et on est prié de considérer le présent avis comme tenant lieu de faire-part.

LE PAYS DE FRANCE va paraître le 12 novembre.

Il donnera un grand nombre de photographies les plus récentes sur la guerre des nations.

Il donnera, dans chaque numéro, une revue satirique sur les agissements austro-allemands.

Il sera, par son service de reportage photographique très important, le journal illustré le plus rapidement et le plus complètement documenté.

Il constituera une collection unique donnant l'histoire de la guerre par le dessin et la photographie.

Il sera hebdomadaire.

Il sera tiré sur vingt pages, dont quatre en deux couleurs, sur papier couché.

Il sera mis en vente chez tous les marchands de journaux ; le prix de son numéro sera de 0 fr. 25.

Il suffit, pour s'y abonner, d'adresser dès maintenant au service du Pays de France, au journal le Matin, 2, 4 et 6, boulevard Poissonnière, à Paris, en mandat ou bon de poste :

15 francs pour l'abonnement en France ; 20 francs pour l'abonnement à l'étranger.

Les droits des étudiants combattants

Au moment de la réouverture des facultés, on a exprimé la crainte que le fonctionnement régulier des cours n'assure un juste avantage aux étudiants réformés ou non encore appelés au préjudice d'étudiants combattants qui font si bravement leur devoir sur le front des armées.

Ces craintes doivent disparaître. Le ministère de l'Instruction publique n'a pas besoin de rappeler quelle est, au point de vue national, l'importance d'une reprise régulière du travail universitaire et scientifique et du maintien de la France dans le monde comme centre de la vie intellectuelle. Mais, tout en obéissant à l'impérieux devoir d'assurer, par la réouverture des facultés, la continuité de l'œuvre universitaire, le ministère de l'Instruction publique rappelle qu'il s'est préoccupé dès la première heure de la situation des étudiants combattants.

Une note parue au Bulletin des armées du 22 août informe la jeunesse universitaire actuellement sous les drapeaux de la préparation d'un ensemble de mesures telles que : inscriptions cumulatives, sessions spéciales d'examens, cours particuliers, ajournement de concours, etc., grâce auxquelles, à la fin des hostilités, les étudiants qui ont défendu la patrie auront leurs droits sauvegardés et n'auront pas à subir au sacrifice du sang des sacrifices de carrière.

LE TABAC DU SOLDAT

L'œuvre du « Tabac du soldat », créée par la municipalité du deuxième arrondissement, sera rendue plus efficace et à distribuer 1.400 paquets de tabac et cigarettes aux soldats blessés, qui assisteront à un concert.

Adresser les dons à M. Gellay, « Tabac du soldat », mairie du deuxième arrondissement.

Au premier entr'acte j'ai voulu sortir, fumer un cigare, me promenant un instant — comme un homme.

Comment ai-je fait pour heurter le coude d'un de ces dix spectateurs qui causaient d'eux-mêmes de la porte. Je m'excuse en passant.

J'entends nettement :

— Vous êtes un voyou, mon garçon !

Je me retourne.

Si j'avais été plus jeune — plus jeune de quatre ou cinq jours — ce grand gaillard imberbe qui vient de me traiter de voyou, et qui cause avec un petit homme épais, à barbe rousse, et qui me regarde avec un air irrité et insolent, ce grand gaillard aurait déjà ma main sur sa laide figure.

Je sens que ma main va s'envoler.

Je me contiens.

Je tourne le dos.

— C'est un lâche, dit le petit homme à la barbe rousse, en ricanant.

Je file.

Où, mon vieux, tu peux penser que je suis un lâche. Mais moi « je ne veux pas être assassiné ». Et cette querelle-là ne me dit rien qui vaille.

J'ai sauté dans un taxi de hasard. Me voici au Terminus de Saint-Lazare.

Une chambre ?

Maintenant je suis chez moi, les volets tirés, la porte fermée à clef, et la clef dans la serrure, mon browning chargé, armé, à portée de la main.

J'ai le téléphone dans ma chambre heureusement.

Lundi, huit heures du matin. — Bonno nuit, coupée de cauchemars, mais pas d'alarme. Et je suis vivant.

Midi. Coup de téléphone dans la matinée. Tout va bien : Jacqueline mieux et rassurée, confiante. Dalton bien.

(A suivre.) R. BURES et J. FERLA.

TRIBUNAUX

Moyenne	11°5
Normale	7°3

